

Table des matières

PROPOSITION PREMIÈRE	5
I. « CLARTÉ DIALECTIQUE » ET TRANSFORMAT	17
1. Critique redoublée, avancée narrative.....	25
2. Pacte faustien.....	105
dans une « Apologie de Socrate »	
3. Le littoral narratif.....	161
4. Trois fois « Europe » de Nietzsche	213
5. Carl Schmitt, monstre « total ».....	231
dans le III ^e Reich	
6. « Clarté dialectique » nietzschéenne	245
II. PENSER LE DÉSORMAIS	297
1. Sade l'ange, la terreur.....	299
2. Bataille : le très sombre noyau	311
3. De l'identité face à l'identitaire :	333
Lacan contre Heidegger	
4. Le « secret » du montage	351
III. LE TRANSFORMAT LANGAGE	365

Proposition première

L'expérience narrative ? C'est cela qui enveloppe et vient coudre chaque instant, chaque emplacement, chaque distraction même.

Elle est la parole première qui apporte avec elle la tâche dessinée au préalable par Héraclite : il faut que « les hommes philosophes » soient « narrateurs de beaucoup de choses ».

Ce qui importe est justement le dépliement de la narration enveloppante. Elle parcourt l'expérience quotidienne. Elle accompagne chaque geste et le geste même s'inscrit dans son compte-rendu.

La philosophie est elle-même racontée – avant tout par soi-même. Car elle est déjà pensée comme son propre récit, ou sa fable. Et c'est à elle-même de lier ce qui déjà la racontait, et comment lui, le philosophe, y pensait...

Ici même, la relation du narré sur soi est appelée à dessiner la mise en scène de son récit.

Mais là où lui, philosophe qui semble soudain naïf, se trouvera captif soudain, prisonnier d'une vague

narrative plus violente et plus meurtrière que tout ce qui a pu précéder, et en quoi lui-même va se fourvoyer gravement, c'est lui, *lui* justement avec insistance, qui va appeler, en guise d'interview-testament, à *relire* tout cela même qui lui est arrivé. Telle est la situation énigmatique de la philosophie de Heidegger au cours des années 1930-1940. Elle dessine une question qui met en cause le *lieu* même de la philosophie.

Ainsi nous relirons non seulement ce qui a été dit de lui – mais plus encore ce que lui-même a décidé de dire et d'exiger aux dépens des *autres*. Et avant tout, des autres les plus menacés par le plus terrible danger.

Car la scène du danger va être traversée aussi par les plus graves lacunes du récit. Ainsi la question a été récemment et très justement posée¹ à propos d'Ernst Jünger : « L'auteur des *Orages d'acier* connaissait-il l'existence d'Auschwitz, des *Einsatzgruppen*, de la conférence de Wannsee ? » Cette conférence de janvier 1942 où est décidé sur les bords du lac de ce nom à Berlin, et dans les termes opaques d'une bureaucratie du massacre, *cela* que Hermann Göring nomme dès l'été 41 la Solution finale. Et qui couve déjà dans l'esprit obscur du Führer comme décision, vers octobre de la même année. Peut-être un moment décisif fût-il quand Himmler vint déjeuner à ses côtés, le 16 septembre en Prusse orientale, dans le bunker militaire de la Tanière du Loup... Et pourtant c'est seulement en janvier 1943 que sa voix annonce la réalité terrible de l'extermination autrement que par hypothèse comme une « prophétie ».

À propos de Jünger, la même question récente ajoutait : « Son expérience du combat lui aurait-elle permis

1. Extrait du livre : *Éloge de la guerre après la Shoah*, de Michaël Bar-Zvi, in *L'Argilète*, 2, janvier 2010, Hermann éditeurs, p. 143.

de faire la différence entre la Shoah et la guerre ? » Or cette *expérience* d'Ernst Jünger en héros de combat, si l'on écoute le récit de son Journal de guerre, est traversée soudain par une narration aberrante qui lui est communiquée au soir du 31 décembre 1942, dans le Caucase : là où est perchée un moment la pointe extrême et imprudente de la Wehrmacht, durant les combats de Stalingrad et à la veille de la capitulation de sa VI^e Armée.

Un général de l'armée régulière avance alors devant Jünger des propos sur les crimes des SS et du SD : il évoque « le récit des monstrueux forfaits auxquels se livre le Service de sécurité après la prise de Kiev. On a évoqué, une fois de plus, les tunnels à gaz où périrent des trains chargés de Juifs... »

Le *récit* des monstrueux forfaits est donc soudain entré dans *l'expérience du combat* d'Ernst Jünger. Mais quel est donc cet *une fois de plus* qui se trouve être inexact ? Tout en brûlant de très près les bords d'une terrible vérité. Ce sont ces bords brûlants qui nous concernent. Tout en disant sur le réel le plus terrible – sans le décrire avec exactitude – quelque chose qui lui ressemble, plus violemment encore que son réel même.

Car la description du « tunnel » correspond sans doute à la vue de la voûte d'entrée : ouvrant sur le camp d'extermination de Birkenau. Là où la Wehrmacht elle-même est interdite d'entrée.

Et les trains qui pénètrent sur la rampe du camp sont perçus dans ce récit comme appartenant au dispositif même de l'assassinat collectif, et ils sont supposés être eux-mêmes les porteurs du gaz par lequel l'immense meurtre se trouve perpétré.

Expérience et *récit* se rejoignent, là, comme deux variables dangereuses de la même fonction. Et l'ensemble a cet effet de fantôme qui cesse de se placer du côté du meurtrier, pour devenir ce qui va tendre

à être la perception de Jünger lui-même, en cette fin d'année 1942, sur le Front de l'Est dans le Caucase. L'auteur des *Orages d'acier* est sans doute en train de changer sa position à l'égard de sa passion de la guerre. Pendant que se déchaîne la face la plus atroce d'une guerre mondiale, sans mesure commune avec aucune des guerres précédentes de l'espèce humaine.

Dans les mois suivants de 1943, son grand ami Carl Schmitt est assis sur un banc des jardins berlinois de Charlottenburg, en compagnie du jeune Nikolaus Sombart, fils de son collègue Werner Sombart, le grand sociologue de l'Université de Berlin, jadis le disciple et collègue de Max Weber qui fixa la constitution de la république de Weimar. C'est Carl Schmitt, le « juriste de la Couronne », comme il est nommé ironiquement – avec le plus grand respect – dans les premiers temps du Reich nazi. Et cela en raison du rôle qu'a eu sa conférence du 23 novembre 1932, où il préconise, comme remède et *sortie de crise* l'avènement de ce qu'il nomme « l'Etat total », le *totale Staat*, – cette greffe en langue allemande qu'il emprunte nommément au *Stato totalitario* du fascisme mussolinien. Le public éminent de la conférence aura, en conséquence, adressé au président Hindenburg la « supplique » qui emportera sa fatale décision.

Sur ce banc de jardin, Schmitt expose au jeune Nikolaus, en permission courte loin du Front de l'Est, la différence entre la « guerre des Etats », qui se tient à l'Ouest, et la « guerre d'extermination », qui a lieu à l'Est. Ainsi « s'explique » l'horreur que son jeune interlocuteur a dû percevoir lucidement, là-bas, dans son expérience de la guerre.

Le narrateur Nikolaus nous expose ainsi l'exposé schmittien, sur ce *même* banc où Schmitt lui avait parlé, auparavant. Nous sommes alors dans les premières années 90, après la chute du Mur, dans un jardin

de Berlin Ouest. En ce même moment, se réactualise l'expérience du jeune Nikolaus sur le Front russe en 1943 ; et auparavant, celle de Carl Schmitt donnant en fin novembre 1932 sa conférence à « l'Association au Long Nom » qui défend « les intérêts communs de Rhénanie-Westphalie », et où il préconise l'État total en guise de sortie de crise... ; et enfin celle d'Antoine Spire, qui nous réunit là dans les années 1990 sur ce banc du jardin de Charlottenburg à Berlin, choisi par Nikolaus ; qui lui-même en tant que témoin du passé terrible a été choisi par Spire, en vue d'une émission portant sur le langage totalitaire...

– Et cette cascade de récits superposés peut conduire aujourd'hui à questionner l'expérience narrative, mais ce que celle-ci est *elle-même*, qu'est-ce donc, elle que nous tentons de saisir ?

Par elle nous sommes enveloppés dans un manteau *froid brûlant*, et il nous faut percevoir chaque fois sa contradiction, car toute fausse monnaie acceptée du récit peut conduire au pire du réel.

Ainsi en était-il, dans les toutes dernières journées d'avril 1945, dans le bunker de la Chancellerie à Berlin, pour celui qui, selon les souvenirs de sa secrétaire, « avait *perdu sa bonne humeur*... Il jurait vengeance et attisait la haine : Ce ne sont plus des hommes, ce sont les bêtes de la steppe asiatique, et le combat que je mène contre eux, criait-il, est le combat pour la dignité des Européens.¹ » Voici donc l'enveloppement narratif qui est ici porteur de la pire des frappes de mort, à l'échelle d'un continent.

Celui-là nous annonce bientôt sur lui-même sa propre frappe : « Le mieux est de se tirer une balle dans

1. Traudl Junge, *Dans la Tanière du loup*, J.-C. Lattès, 2005, p. 201.

la bouche... On ne s'aperçoit absolument de rien.¹» Auparavant il va faire fusiller le beau-frère de celle qu'il épouse à la dernière heure, Eva Braun.

Mais la contrepartie peut également être dite : « Le Talmud dans le *Traité Avot*, nous dira : Qui est le héros ? C'est celui qui contient sa colère.²»

Le pire de toute chose peut-il donc avoir lieu ? Ce sera le cas, là où le penseur, « le seul très grand philosophe universellement reconnaissable »³, comme il fut nommé, aura commencé étrangement, et le premier, dès 1933, la série des narrations de mort en vue de cette extermination sans précédent, qui ne sera effectivement prononcée en 1942 à Wannsee qu'à travers des périphrases bureaucratiques, et pourtant mise par elles à exécution. Mais que lui déjà, philosophe de l'être, aura énoncée et exigée presque une décennie plus tôt.

Faudra-t-il en faire état, et faut-il souligner cela, qui s'énonce âprement dans un cours tenu de novembre 1933 à février 1934 – exigence meurtrière qui a été ensuite paisiblement programmée pour paraître en l'an 2001 ? Ou bien faudra-t-il garder pour plus tard – ou pour *jamais* – la liberté de dire sur cela une vérité grave, que les plus concernés ne veulent pas entendre, bien plus : dont ils voudraient interdire toute mention ?

Disons pourtant cela : un philosophe – ou mieux : un penseur – a été celui qui a improvisé avec une forte avance et à lui tout seul, une sorte de Conférence de Wannsee toute *privée*, à un seul présent, étrangement prononcée, annoncée et *voulue* par lui dès ce Cours

1. *Ibid.* p. 243.

2. *L'Argilète*, 2, p. 151.

3. Alain Badiou, *L'Être et l'événement*, Seuil, p. 1.

d'hiver 1933-1934 dans l'espace de son université, comme on annonce le Nouvel An : ce Cours intitulé curieusement « L'essence de la vérité ».

C'est là qu'il exige « de préparer de loin l'attaque en vue de la totale extermination », *die völlige Vernichtung...* de « l'ennemi intérieur », « l'Asiatique », *das Asiatische...*

Mais la description qui se trouve faite alors, ne s'énonce pas en termes de prescription politique ou de devoir militaire, mais avec le ton de ce qui se développe au présent sur le mode du tout à fait normal. Quel sens a cet étrange discours tranquillement criminel ?

Il s'agit d'un Cours d'hiver, on le verra, développé entre le 7 novembre 1933 et le 27 février 1934 – comme cela sera précisé à la page 299 du tome 37 dans la future édition intégrale, par l'éditeur désigné pour ce volume.

Ce tome même, publié en 2001, présent en cet instant sous mes yeux, est celui, on le verra, où la *völlige Vernichtung*, « la totale extermination », est appelée sur ceux qui sont étrangement assimilés par le fantasme à « la steppe asiatique » que le Führer évoquera dans sa rage au fond de sa cave, dans le palais de la Chancellerie en ses tout derniers jours, de l'an 1945. Mais là, déjà, parle ici d'avance la plus violente déraison narrative. Que pouvait penser alors, en novembre 1933, le public universitaire d'un pareil cours ?

Croirons-nous qu'aujourd'hui une certaine émotion se répande, quand paraît en librairie le volume contenant un tel « discours philosophique », notamment chez ces lecteurs les plus concernés et les plus attentifs que sont les disciples ? Mais là rien ne bouge. Les plus passionnés diront, parlant vite et venant tard, qu'ils n'ont « malheureusement pas le temps » de s'en inquiéter, et même de lire... Cette terrible et inacceptable « proposition Wannsee » du « seul très grand philosophe universellement reconnaissable »...

Mais cette proposition meurtrière, il nous faut pourtant la lire et la mesurer dans ses conséquences, et comme déchiffrer sa radiographie narrative. En vue de rendre compte du danger qu'elle ouvre d'avance, et de façon prioritaire, dans le corps de l'espèce humaine pensante et vivante. Comme une annonce tranquille des « choses que l'on peut dire » – au seuil du nouveau Siècle, du Siècle XXI ?

Ici l'exploration de l'expérience narrative va découvrir sa contrainte et son danger, ses figures manifestes dans la répétition la plus lourde. Chaque *fois*, chaque vue retourne la carte. Et va percevoir autrement l'envers.

Ainsi au tome 90 survient, on le verra aussi, et cette fois en 2004, un très long essai sur Ernst Jünger précisément, daté de l'an 1940. Où vient se définir « l'avoir-race comme principe, point de départ et but de l'être-homme », et cela... « lorsque la sélection de race n'est pas seulement mise en vigueur comme une condition de l'être-homme, mais quand cet être-race, ce *Rassesein*, comme domination en tant que race, se trouve élevé au rang de but ultime... »

Ce qui s'est découvert, en ces premiers moments du siècle XXI, dans la parution du tome 37 de l'Édition intégrale en septembre 2001, aux monstrueuses pages 91-92 – mais aussi de ce tome 90 paru en février 2004 aux folles pages 38-39, qui en sont comme la motivation ou la justification insensée –, c'est donc cette *redondance du pire*, qui se présente à nous comme une grave rupture de sens. Elle déborde même toute ironie possible, malgré la solennité risible de ces propos meurtriers.

Désormais la philosophie doit affronter sa propre narration, y compris là où elle est ainsi marquée. Elle se doit de découvrir dans cet affrontement une nouvelle méthode de sa propre connaissance de soi.

Bien sûr, il est possible d'affirmer qu'il n'est plus du tout question ici de « philosophie »... Et pourtant de très nombreux tomes voisins évoquent la naissante pensée grecque, les hauts lieux de la philosophie allemande, les poèmes de Hölderlin et de Trakl. La philosophie comme corpus entier et infini ne peut se penser qu'en se chargeant *aussi* du poids de ce qu'il faut bien appeler, en termes de corps narratif pesant, ici une tare, au sens de ce qui pèse lourd.

Ce n'est plus ici un Cogito, un *Je pense* qui se parle et se pense pour soi – c'est plutôt cela dangereusement qui s'est mis à découvert ou en travers ici, dans la mise en poids d'une pareille proposition monstrueuse : par un pareil retournement du don de langage. C'est de ce *découvert* narratique qu'il s'agit aujourd'hui de faire l'enquête, par-dessus une fine poussière qui recouvrirait alors le fond de quête cartésienne, comme ensevelie ici sous l'éboulement de l'immense catastrophe dont le récitatif européen tout entier a vu se dérouler la secousse. Et où la langue du philosophe « universellement reconnaissable » précède de façon plus appuyée, avec une grande avance, les langages les plus fous et les plus assassins du Führer.

Il n'est maintenant plus possible d'être l'heureux voyageur errant qui accepte tour à tour la religion des frères ennemis comme autant de titres de transport. Il nous faut déterrer des nappes narratives que recouvrent les bibliographies et les bibliothèques, pour y trouver des eaux dormantes qui ne sont pas autre chose que des explosifs apparemment éteints – mais de *ça* même qui a mis à feu un continent entier, depuis Gurs près des Pyrénées, auquel échappe de justesse Hannah Arendt, jusqu'à Treblinka où sont brûlés les derniers combattants du Ghetto de Varsovie.

Or cette mise en *cause* contraint la pensée à rendre compte de ce qui va être conté ainsi – et de ce qu'on

a fait du langage et de l'histoire même. Là où a été attribué au langage le grand rôle heideggerien, comme prétendue « demeure de l'Être », – dans les mêmes moments, ce même langage s'est emparé du pire. Et c'est précisément le langage apparemment tranquille du « philosophe de l'Être ». C'est celui-là qui va auparavant, et lui tout seul, approcher le moment fou de cette sorte de *Wannsee anticipé*, dans ce que les chefs nazis eux-mêmes nommeront, à propos de ce même Heidegger justement, son « nationalsocialisme privé ». Mais peut-il y avoir un *Wannsee privé* ?

*

Si tout cela n'était plus aujourd'hui qu'un *détail* bibliographique, alors il faudrait retourner à la charrue le vieux Cogito cartésien, pour remonter en deçà de son premier instant – là où s'inaugure la simple phrase qui *précède* le tout premier moment du doute : « Il y a déjà quelque temps que je me suis aperçu... »

Ici, dans la simple clause temporelle du « déjà quelque temps », survient cette toute première source narrative qui *précède* toute connaissance de soi : et c'est *là* en effet, et bien avant tout « je pense », que vient se placer, pour commencer désormais, la philosophie.

Nous ne pouvons échapper à ce retournement – sur ce qui serait antérieur au *je pense* lui-même, au *Ich denke*, jadis défini par Kant comme « l'acte qui détermine mon être-là... » Voici donc mon *être-là*, mon *Dasein* ! Ce mot qui deviendra la baguette magique heideggerienne, mais qui est fort simple et courant en langue allemande : le voilà, mais que nous saisirions à la gorge. Le voici qui sera *raconté* déjà, bien avant d'être *pensé*... La *Profession de foi en Adolf Hitler*, du même auteur dans le même mois de novembre 1933, décrit en effet « la Révolution narionalsocialiste »

comme « le bouleversement total de notre *Dasein* »... Mais c'est pour jeter celui-ci dans un trou noir – un espace étouffé. Non pas dans « des tunnels de gaz » – mais dans une sorte d'étrange salle de bain carrelée, comme on peut la voir en entrant dans la chambre à gaz du Struthof, presque la seule à demeurer encore intacte aujourd'hui, à quelques lieues de la capitale européenne, Strasbourg. Ce lieu de supplice des jeunes femmes juives de Thessalonique, promises à une collection de squelettes de « sous-hommes » puis des jeunes Tziganes soumis, par la suite, à des tortures d'expérimentation.

Ce lieu singulier, quelle *relation* le relie donc à l'infâme Cours d'hiver 1933-1934 du « seul très grand philosophe » ? Voici l'énigme au siècle XXI. Hegel dirait : *Hic saltus*... C'est ici le saut dangereux pour la pensée.

Inutile de feindre, comme cela eut lieu chez le penseur « universellement reconnaissable », d'avoir porté ensuite le grade de « Conservateur de l'Être », voire de « Lieutenant du Néant »... Mais peut-être n'est-il même plus temps de maîtriser maintenant un *je pense*. Car c'est en remontant plus haut, plus loin, c'est en rejoignant la *clause temporelle*, la clause narrative – par le simple « il y a déjà quelque temps », c'est en cet *aperçu* de temps passé qui soudain compte, et nous raconte... C'est là... Que va-t-on y trouver ?

En nous engageant dans le détroit du récit, là où la marée va et vient en des sens opposés, et peut briser le navigateur, nous allons tenter de soulever un lourd manteau de présomption « philosophique » sous lequel, à la lumière de l'Être, on affirmait avoir tout *éclairci*. Là couvait donc une falsification lourde ? Le penseur de l'être était *aussi* le « philosophe » de l'extermination – et cela, non pas pour la conjurer et pour la condamner,

mais avant tout autre, en cours d'hiver 33-34, pour l'exiger furieusement.

C'est en revenant sur ce temps du conte, dans les coffres secrets du philosophe fourvoyé, qui pourtant demandera ensuite avec insistance de tout « *relire* » justement, c'est là que nous allons étrangement trouver cet *aperçu* sur un passé terrible. Et c'est là que la clarté pourra se faire âprement, et nous forcer à vouloir avancer, tout au moins pour une part restreinte : cette philosophie renouvelée par la simple mise en lumière du *temps*, au passé – et de ce qui s'y trouve... falsifié? mais *aperçu*.

Explorer l'expérience narrative et son économie, c'est du moins démonter la fausse apparence d'une pensée qui tout à la fois cache et dévoile une monstruosité. Mais tout en explorant celle-ci, se découvrent des puissances singulières de pensée à mettre en vérité.

Au prix de mettre à découvert l'effroi de ce moment d'un *Wannsee* anticipé, qui se trouve finalement tiré du coffre de ce « nationalsocialisme privé » où il était comme mis en réserve et gardé. Comme pour révéler et rendre publique soudain, ainsi qu'un trésor retrouvé pour l'an 2001, la collusion d'une philosophie sans regard et d'une histoire cruelle.

S'il y a un dessein nouveau de la philosophie, elle existe là où se vérifie et s'explore, à son noyau de sens, cet écart du « quelque temps ». Remonté jusqu'à l'*aperçu*.

Car c'est là qu'il s'expose désormais à la critique de l'expérience narrative.

I

**« Clarté dialectique »
et transformant**

Sont tentés de se tracer ici les parcours de l'expérience narrative. Mais celle-ci déborde sans limite son propre tracé.

Elle peut même compter qu'elle a déjà raconté. Sa reprise peut dire chaque fois autre chose que la première fois, même si c'est la même. Il peut arriver curieusement qu'un « bavardage sur l'être », comme l'a désigné Heidegger lui-même, laisse à découvert un fil torsadé dont l'enchevêtrement soudain s'affirme dans un « impensé », « privé de littoral », dira-t-il, *Uferlose*.

Toucher le « littoral » peut devenir alors le mode d'accès à ce qui s'est successivement nommé « idée » ou « concept » : on a même parlé de « fabriquer des concepts ». Mais l'on a dit plus secrètement des « idées » qu'elles n'étaient rien d'autre qu'une « narration mentale de la nature ».

Moments heureux de la pensée, comme on dit un bonheur d'expression. Mais qui sont allés soudain jusqu'à s'introduire dans une histoire meurtrière, et à se réaffirmer sans réserve comme tels devant l'avenir, en rendant public le récit de leurs « idées » et des impératifs criminels qui forment le sol de cette histoire. Moments qui tendront peut-être à resurgir plusieurs fois, sous plusieurs formes à travers des retournements nombreux, inventoriés par plusieurs reprises. Et qui exigeront pour eux-mêmes de les « relire » – *nachlesen* : verbe qui entend « relire un passage », ou simplement glaner, ou encore : « lire plus tard », ou même : « imiter la manière de lire ».

Mais pour tout ce « lire », encore faut-il avoir découvert le secret, le choix ou la méthode de l'expérience, ou même la question de sa lisibilité. Y aurait-il un apprentissage de ce choix ? Peut-on s'y exercer en n'oubliant pas d'être longtemps l'apprenti ? Même si le barbarisme d'« apprenner » risque de s'imposer

pour un moment, et d'imposer pour ce temps-là une tenue « apprentive ».

Ces expériences ? Indiqueront-elles d'elles-mêmes par quelles transformations de langues leur tissage se rend possible ?

À condition de les laisser découvrir, à leurs embranchements et coudées, quelles issues au futur pourrait ouvrir une perception exacte et nouvelle des *transformants* – et des *libérants* – de leur histoire. Mais aussi une perception de leurs « résultats » surprenants, des imprévus de leurs « transformats ».

Là se découvre davantage une voie d'approche nouvelle de l'expérience narrative.

L'EXPÉRIENCE NARRATIVE ?

Celle-ci s'explore à sa façon dans l'investigation philosophique, depuis l'aube qui sur elle s'est levée à Éphèse, à Élée, à Athènes. Héraclite, Parménide, Platon ?

Ainsi parle Parménide, dans la traduction vive du *Fragment* par Jean Bollack :

« – Bon ! Je vais te dire : toi, ne lâche pas le récit que tu auras entendu ».

Ainsi Jean Bollack traduit magnifiquement par le ton de la *Comedia del'arte* ce qui se joue dans l'énigmatique poème *Sur l'étant* du philosophe initial de langue grecque et de naissance italienne.

Un Parménide aussi familier, débridé – narrateur ?

Mais comment le dit-il dans le dessin des lettres grecques, nos mères si dessinées : « Tu écouteras le récit », (σὺ μῦθον ἀκουσαζ), « Quels sont ces chemins de recherche qui seuls se laissent penser ? »

Mais faut-il ainsi, au risque de se présenter voilés, aller voir ce que disait à sa façon l'écriture de vers grecs ? Et ce que nous raconte donc sa recherche de récit ?

« Ce qui est utile, c'est de dire et penser que ceci est étant » (χρη το λεγειν, το νοειν τ'εον εμμεναι).

« Il faut dire et penser que l'étant [est] être ».

Était-ce nécessaire de déranger le monde pour nous prévenir – de la naissance de la philosophie ? Et découvrir telle évidence ?

Est-ce donc pour nous dire *ceci* que l'on nous annonce la venue très prochaine – de la philosophie ? Est-ce bien la première nouvelle qu'elle nous apporte ? Se moque-t-elle donc de nous depuis vingt-cinq siècles ? Et n'a-t-on pas raison aujourd'hui en hauts lieux de nous dissuader d'approcher cette langue grecque qui nous apporte de telles informations, quand il en est tant d'autres plus urgentes, apparemment plus utiles, et plus rentables ?

Et pourtant *ceci* est le pas premier qui nous approche de l'étonnement devant ce qui va de soi : nous sommes enfouis dans la narration, à chaque pas qui nous rapproche de ce que nous voulons toucher, voir, entendre – déjà cela se trouve conté, par l'autre, si ce n'est par moi-même. Et ce qui se dit au loin me concerne et me cerne, avant même de pouvoir être entendu.

Et sans doute des nouvelles plus graves, plus enrichissantes, plus menaçantes nous attendent. Leur enveloppement peut venir par des fragments insignifiants dans leur allure, mais cruciaux par l'effet qu'ils apportent.

Dès lors, l'expérience dont elle nous enveloppe ici ou ailleurs déborde cette unité de réception qui me fait moi-même – ou, tout aussi bien, il s'agirait d'une réception qui nous arrive de dos, bien des fois, qui prend par surprise, comme ce qui fait rire, ou agit à la façon d'un poignard.

Alors à quoi bon mettre en scène ici quelques lettres grecques, sinon pour leur beauté, leur étrangeté croissante, à mesure de l'éloignement qui les emporte. Quand les autorités de l'État se mêlent d'en dissuader les collégiens et les hommes d'action, et justement par leur « étrangeté », elles viendraient nous aider à montrer à quoi ressemble l'expérience narrative ?

Or celle-ci fait partie de ce que nous touchons du doigt et de la main tout entière, et même par le dos des oreilles. Comme les lettres d'une « étymologie » font partie des mots prononcés, sans même que nous les sachions. Nos propres mots, nous aurions besoin de savoir d'où ils sortent. Mais ils ont du sens avant que nous les prononcions. Notre expérience narrative a du sens, et elle est agissante, avant même que nous la percevions.

Ainsi les mots nous parlent avant même que nous les entendions. Un chef d'État pourrait même nous redire aujourd'hui (car n'est-ce pas dit déjà ?) l'inutilité persistante de ces mots de la langue grecque, quand il suffira bien de travailler à enrichir l'expérience par d'autres moyens, plus vite enrichissants. Il suffirait donc de connaître quelques-unes de nos « étymologies » les plus frappantes – mais justement *etymos* veut dire « le vrai » et il faut aller au préalable trouver ce mot dans cette langue, la grecque. Elle nous a donc vraiment habité d'avance. Elle va au-devant de la langue arabe, qui va en extraire le suc le plus précieux, et être la première à la traduire méthodiquement. La langue chinoise viendra ensuite dissiper des illusions naïves sur des formules-clés – celles du verbe « être » dont elle se dispense, et nous donner d'autres joies de langage pour la pensée.

Car toutes les langues qui nous environnent, les plus belles et les plus proches, les plus lointaines et les plus admirables, les moins connues et capables de secrets, sont actives à parler ce qui nous concerne le plus, aux moments où nous ne le savions pas. Les mots de la Chine, les mots de l'Arabie, les mots du Japon, les mots de l'Inde, les mots du Mexique et ceux de l'Afrique nous entourent au plus près, même si nous les connaissons encore moins. Leurs paysages sont à portée du toucher, même si nous ne voyageons pas.

Certains graves débats d'Européens s'allument d'une lampe à la vue d'un idéogramme, d'un *Han-ji*.

Ce qui se conte à l'antipode peut survenir en rafale, ici, et *compter* fortement.